

## DIDEROT, POUR TOUT SAVOIR

Gilles Desnots, Une lettre inédite de Denis Diderot à Sophie Volland

### EXTRAIT

(...)

Chère Uranie, que n'étiez vous comme je le désirais si fortement à ce moment, dans la niche de ma main, pour goûter au bonheur de votre Denis ! Vous savez bien qu'ivre de joie, je ne me contiens plus. Je sens alors mon âme s'élaner et j'attaque le propos qu'on attendait du Diderot de Langres en partant de mes impatiences des retards de la poste, qui ruinent toute conversation épistolaire. On me suit, je m'enhardis à exposer pour la première fois ce que vous jugerez être une chimère quand vous connaîtrez la fin de cette histoire, mais que je tenais auparavant pour une audace ébouriffante. Êtes-vous seulement bien assise, là, entre mes jambes, dans le chaud de la conversation ?

Le chaud, justement, leur disais-je, nous étend ; donc en imaginant que la tête se meuve dans le chaud, n'est-il pas possible de concevoir, au-delà de l'extension des os du crâne, une expansion de la conscience jusqu'à l'autre qu'on désirerait atteindre, et cela quelle que soit la distance, par production d'un flux énergétique approprié ? Tu vois le chemin parcouru depuis ma lettre où je t'écrivais mon envie d'un miroir magique qui me montrât mon amie dans tous les instants. Mais la magie, ma foi, ne m'agrée qu'au théâtre. Dans le monde où nous voulons aimer, disputer, commercer à l'envi dans la considération du bonheur, ce qu'il y a de certain se nomme l'ennui d'attendre toujours après un mot de réponse, un billet quand ce n'est une lettre où vous êtes engagé pour affaire d'importance, l'entretien du sourire de qui vous importe aujourd'hui, le pouls de l'impératrice de Russie, rompre l'union d'une fille candide avec un freluquet, que sais-je encore, les yeux de Grimm qui ne cessent de m'inquiéter, ou le souvenir des parties de fauteuil avec ma Sophie.

Je crois bien qu'il suffirait pourtant que l'on se coiffât, quand le désir nous visite, d'un bonnet de bonne laine, planté de conducteurs métalliques qui pourraient évacuer de certains faisceaux du cerveau, un courant d'électricité qui semble y résider en permanence, et par lequel des pensées du moment entreprendraient de voyager, de relais en relais, jusqu'au bonnet, le vôtre Madame ou celui du Doge de Venise, où de pareils conducteurs accueilleraient le flux des informations qui, se transmettant à la matière pensante et de là dans les nerfs jusqu'aux doigts de la main, inscriraient sur le papier, ou sur votre portrait, que je vous aime. Cette matière électrique, nous le savons, se répand avec une vitesse prodigieuse, capable de parcourir un espace de deux mille toises dans un instant indéfinissable. Imaginez-vous bien toute cette lettre et le temps surtout qu'il me faudra supporter avant qu'elle vous arrive, cela si elle ne s'égare, puis le temps encore plus long où vous vous rendez disponible à me répondre, ferez porter ledit courrier pour la poste, dont le service lambinera tandis que je serai pris de coliques à se tordre en me persuadant que vous ne m'aimez plus.

Voilà donc ce dont en quelques mots je rendais compte, ne taisant que le délice d'associer votre nom à la démonstration. Tout cela, dis-je en concluant, n'est qu'un rêve encore, mais comme un rêve capable d'offrir l'image d'un ami, son spectre, comme s'il était là vraiment.

Ah quelle folie ! Et quel mauvais songe vous fait-elle accomplir, jusqu'à vous murmurer un : « Denis, vous vous connaissez bien mal en gens ». A peine avais-je achevé qu'on m'applaudit comme au théâtre, et que l'on vient me flatter puis bientôt m'endormir pour mieux me dessaisir de la trouvaille, la crever sur la table, la désosser comme vulgaire volaille offerte au pillage. Mme d'Epinaï, toute toquée d'Amérique, comme un écho de la sottise qui l'environne, se persuade qu'il ressort de mon invention, un parfum d'un moderne exquis qui ne peut qu'être anglais, et la voilà à pérorer dans la langue de Shakespeare, m'invitant à écrire en supplément à l'Encyclopédie, un article sur je ne sais quel « rêve-bonnet » ou « livre flux des rêves » dont je vous épargne sa branlante traduction en autant de frasques-book.

Ses rires aigus ont pour le moins l'effet inattendu d'exciter la verve de Necker. C'est ici une affaire

d'argent, l'entends-je dire, où tout le monde peut s'intéresser. Par le truchement de ces ondes communicantes il s'imagine pouvoir verser dans l'esprit des gens des maximes favorables au génie des affaires, les intéresser à accroître le capital de sa Compagnie coloniale, et mieux encore à leur donner la fièvre d'en acheter ses produits. N'est-ce pas là principe de cannibale au nom duquel s'abîmerait le sentiment d'humanité qui doit nous guider en toute occasion ? Je crois hélas, ma bonne amie, avoir été seul aux contretemps dans une affaire où désormais chacun s'aveuglait dans l'image d'un nouvel Eldorado. Et l'ami Grimm lui-même se dispensant de se conformer aux belles sentences qu'il sait m'écrire à l'habitude !

Comme si ce n'était pas assez de mon indisposition, le Sartine hors de l'huître se met en peine à son tour à louer la hardiesse de mon invention, toute de nature à faire le bonheur des censeurs, en les conduisant sans bruit jusqu'au saint des saints de la pensée, là où la volonté fabrique de coupables désirs. Et ce diable que j'appelais mon ami de se piquer d'en conférer dès demain à l'abbé Maudoux pour l'instruire des transformations possibles dans l'économie de la confession des péchés.

(...)